Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 20

Artikel: Ao sinmetiro : [suite]
Autor: Chambaz, Octave
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211302

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'OBSESSION

— Oh ! mais de grâce, ne parlons pas de la guerre !

Ce fut l'autre soir, au moment d'attaquer le potage, la supplication de l'un des convives d'une petite agape amicale.

Unanimes, les autres convives se rangèrent à ce vœu. Bien plus, il fut décidé que celui qui dirait un mot de la guerre, un seul, serait réduit au silence pour tout le reste de la soirée. Encore que le sexe charmant ne fût pas représenté à ce repas intime, cette condamnation au silence était bien la punition la plus efficace.

Oh ! quel soulagement, quelle joie que de se libérer un moment de la terrible obsession. Toute la soirée se passa sans qu'il fût question de tranchées, de schrapnells, de marmites, de 420, de bombes asphyxiantes, de sous-marins, de torpilleurs, etc. Aussi, à combien de vaines redites, de grotesques prophéties, de sottises, de propos aigre-doux, la porte se trouva-t-elle du même coup fermée.

« C'est de l'égoïsme, celà ! vous écrierez-vous peut-être. Alors qu'à nos frontières des peuples se cassent la tête, si nous avons encore parfois le précieux privilège de nous grouper, en famille ou entre amis, autour d'un cordial festin, c'est bien le moins qu'on y réserve une place au sombre cauchemar qui étreint l'Europe, et que nous consacrions à ceux qui luttent, à ceux qui souffrent, toutes nos pensées et toutes nos conversations. »

Drôle de commisération, en vérité ! Et à quoi donc cela avance-t-il ?

Car que de vaines paroles, à propos de la guerre, qui n'ont d'excuse que l'angoissante obsession à laquelle nous sommes soumis depuis tantôt dix mois.

Qui donc peut dire les projets qui mijotent actuellement dans les marmites diplomatiques ou dans celles des états-majors ? Personne. Pourtant, nul n'en ignore.

Le premier venu affirme avec une assurance qui n'admet pas de réplique que la « grande offensive » à laquelle se préparaient pour le printemps, les belligérants, n'aura pas lieu : parce que... ceci, parce que... celà.

Un autre vous soutient, non moins pertinemment, que l'Allemagne est à bout de ressources, qu'elle est affamée, qu'elle manque de munitions, d'hommes et d'argent. Alors, quoi faire, dans ces conditions ? C'est la débâcle, la débâcle prochaine.

Un troisième, au contraire, sait de « source très sûre », dit-il, que l'Allemagne regorge de provisions de toute sorte et de munitions, qu'elle a des réserves d'hommes inépuisables et que le pactole ne peut lutter avec les caisses de son gouvernement et de ses financiers.

L'Angleterre, avance quelqu'un, n'a pas fait tout ce qu'elle pouvait et devait faire. Les effectifs qu'elle a débarqués sur le continent sont très insuffisants. Et puis, si ses soldats se battent fort bien, avec un courage admirable, ils ne se battent que quand il leur plaît.

Et c'est fini de la Russie, ajoute un autre interlocuteur ; le rouleau compresseur est « enramblé », comme on dit chez nous. Il n'y a plus rien à espérer de ce côté-là.

— Mais c'est une sottise, réplique-t-on, la Russie n'a donné jusqu'ici qu'une très faible partie de ce qu'elle peut donner. Ce ne sont guère que ses avant-gardes qui se sont battues jusqu'ici. Ses armées sont derrière ; elles se préparent. Gare devant, lorsqu'elles s'ébranleront !

Maint discoureur de café en sait plus sur les projets du général Joffre, que le général Joffre, lui-même. Et il vous dévoile avec éclat, force gestes et croquis. les plans « secrets » du généralissime français, dont l'exécution va décider de la victoire.

Naturellement, « l'attitude » de l'Italie donne lieu à moult commentaires. « Marchera ! Marchera pas ! » Et il n'est aucun de ces diplomates de coin de rue qui n'en puisse remontrer à M. Salandra, lui-même, sur les dessous actuels de la politique de la péninsule.

Même chose en ce qui touche la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie, qui composent avec l'Italie ce qu'on a appelé la « quadruple attente ».

Quant à l'Autriche, pour beaucoup, ses jours sont comptés. C'est le démembrement, c'est la dislocation fatale.

La Turquie, prétendent d'aucuns, va disparaître de la carte d'Europe ; ce sera le prélude de sa disparition de la carte du monde.

La victoire, pour nombre de gens, est déjà décidée. Elle ne peut être que du côté des Alliés. L'ardeur de ce désir en fait une réalité.

Et c'est alors qu'interviennent les artisans de la convention de paix et les réorganisateurs de l'Europe.

Pour le coup, les combinaisons les plus fantaisistes, les affirmations les plus téméraires, pour ne pas dire plus, se donnent libre cours.

L'Europe est complètement réorganisée, transformée, méconnaissable. Au pilon, tous les manuels de géographie, tous les atlas, toutes les cartes murales et autres.

Les diplomates de la conférence internationale à qui incombera la tâche délicate et difficile du règlement de comptes, n'auront plus qu'à contresigner l'œuvre de tous ces diplomates d'occasion qui pérorent dans les assemblées, dans les carrefours, dans les cafés.

Touchant la Suisse, il y a ceux qui sont certains que nous ne risquons plus rien — qui oserait nous attaquer ? — et ceux qui n'ont aucun doute quant à une invasion chez nous de l'un des belligérants.

On discute chaudement aussi des dissentiments qui se sont produits entre Suisses romands et Suisses allemands. On en discute même beaucoup trop, nous nous en sommes rendu compte. A force de vouloir y chercher un remède, on ne réussit qu'à envenimer un peu plus le conflit. Le silence et le temps feraient, sans doute, de bien meilleur ouvrage.

Aussi, quel diable de besoin avons-nous donc de parler toujours de ce que nous ne savons pas ?

J. M.

Le jumeau. — Un dimanche de cet hiver, je vis passer devant ma demeure, un jeune garçon d'un village voisin qui était toujours au courant de la chronique régionale. Il s'arrêta pour me causer. Aussitôt, je tendis l'oreille, flairant quelque nouveau :

— Qu'as-tu de bon à me dire Edouard, pour cette fois ?

— Ecoutez-voir Dâvi, Alefrède de la boutique, il a eu un petit garçon ; puis, se rectifiant : « une petite fille ».

Moi sous le charme de cette voix pittoresque, je confonds et réplique :

— Deux jumeaux, donc ?

— Non ! vous embrouillez tout le bâzar, rien que un... de jumeau.

DAVID.

A l'école. — Justin au maréchal, était à l'âge de onze ans le meilleur élève de la seconde classe, mais le régent hésitait à le faire passer en première, tant il le faisait chevrer en récitant ses leçons par ses expressions trop parfumées de goût du terroir.

Ainsi un jour mémorable, à la « *visite* » *de religion*, le pasteur lui ayant indiqué le chapitre : « La chute de l'homme », le rustique savant ne va-t-il pas, au grand désespoir du pauvre instituteur, lancer au pasteur, ébahi, cette phrase :

« Et pi... voilà que... la serpent... était le plus mâlin des... hâbitants du jardin.

DAVID.

AO SINMETIRO

II

N° 66. — Son père, que cauchenâvè, ne lai avai laissî quiè dai dèvallès. Li n'a pas fé dinse. S'est incoradzî dè ramassâ, et sè z'infants van pardieu pouai sè partadzî bin oquiè.

* * *

N°s 67 et 68 (Din on carro). — Dou petits z'andzo daô bon Dyu : lo bouèbo à la Rose à Samin et cique que lo conseillé l'a zu avoué lai serveinta.

* * *

N° 69. — Onna brava fenna. Lè demindzè dai tsautin, teindu lo prîdzo, on la vèyai adi appoya contrè lo mothi, qu'akutâvè dèzo la fenîtra aô verta, la tîta cllinnâye et lè mans djeintès.

* * *

N° 72. — La syndiqua m'a zaô zu de que cllia que vo z'arai prai voutron fordai su vo sin qui vo vo z'in apèchaîdè.

* * *

N° 73. — Onna fèmalla qu'ètai vegnaite l derrai teimps tota dèbetâye, pèlamo que lè z'a féres ètan mau zu tsi laô et que l'avai falhu to vindrè po payî.

Cutsîvè pè lè grandzès et lè z'ètrablyo et s promenâvè tot lo dzo pè lo veladzo, avoué o panai dè rapannès à son bré, yau mettai cei que lè dzeins lai balhîvan. Bataillyîvè, et o l'oïessai dzo lo grand matin bramâ : « Lè larrès les caïons, no z'an tot robâ : noutron mézon noutrès tsamps, tot lo bin dè mon pére. Ne n restè quiè lè ge po plliorâ. »

* * *

N° 74. — Lo martchand dè caïons. Quand èternessai on l'oyai du onn' haôra lhien : du ce quantiaô Mare. Bouèbo on in avai ti pouaire, rinquiè dè lo vaire cratchi on fotai lo camp.

* * *

N° 76. — Cique n'avai min dè keu. La né que sa mère l'est morta, in l'oïessin plyindrè, que cein lai gravâvè dè ronclyâ, s'îre relèvâ po la dere : « As-tou pas binstou fini. Te n'as jamai ètâ qu'onna sacré vîlhe piorna, te vaô l'ître quantiaô bet. »

L'avai de assebin, on dzo dè messon, à s felhie que restâvè à l'hoto po soignî sa fenna çosse cauquiès dzo dèvant que mouaîrè : « O misaire ! misaire ! se faut laissî la messon po onna dzein que vaô muri. »

Lo mîmo ne l'a pas règrettâye, sa fenna, pu mé quiè dè tsin blliane. N'a pas vessâ onn larma quand l'est morta.

L'avai praissa po s'n' ardzeint.

* * *

N° 77. — On trâkoua-payi qu'avai daô-tro sorenoms. Lai desan l'Anglet, Marc dè Pari l'Amérikien. N'a rin ramassâ et po fini l'est tsa à la tserdze dè la kemena.

* * *

N° 78. — La traisiéma fenna aô tambou, morte suite dè cutse.

* * *

N° 79. — Lo petit Cresenî. On bin boun hommo.

* * *

N° 80. — On vîlho dè passâ noinant' ans qu'a vai rèpondu aô menistrè que lai dezai on dzo que sarai lo momeint por li dè sondzî à sa fin

— Oh ! monsu lo menistrè, ne su pas se vilh qu'on crai. Avé pîre lè noinanta sti l'aôton.

* * *

N° 81. — L'ètai iena dè clliaô tsatè mortè, d clliaô z'îdyè que binnan... Ma fai ne mè dèv sâdè pas dè felhie dinse.

* * *

N° 82. — S'est rinâ in rognassin po on pass dzo et dai drai d'îdye.

* * *

N° 83. — Onna dzouvena, galéza quemin onn pouponna. N'a pas rèzu on dzo dè bin du l dèraire vouga, que s'ètai folâye on pî in dansi

avoué lo valet à l'asseçeu, que s'est maryâ cauquiès teimps apri avoué onna felhie retse d'Oppeins, tota pavâye dè lintelyès.

* * *

N° 84. — Clliaque n'ètai rinquiè onna vouaritse et adi maunèta qu'on ervin.

* * *

N° 85. — Onna curieusa. Se n'ètai pas derrai laô porta intrebètcha qu'assorolyivè, aô bin plyantâye aô maitin d'on coterd d'hommo aô dè fennès, l'ètai aô carro dè laô mézon (qu'est à rinda dè la tsèraire), lè mans dèzo son fordai, adi presta quand vèyai passâ cauquon, à vo dèmandâ :

— Cognaîtè-vo cique? Sebayi iau va? Sebayi cein que va fére? Sebayi se vaô restâ grand teimps? Sebayi çosse, sebayi cein, que l'avan batcha la vîlhe Sebayi.

* * *

N° 88. — On vîlho valet qu'a vécu din la misaire. Ne s'accordâvè pas la via. Fasai dè la sepa ai truffès po sa dzo, et laissè à dai pareints, que sé fotâvan bin dè li, onna vingtanna dè millè francs.

* * *

N° 89. — Lo cordagni. On bougro que robâvè lo couai in allin in dzornâ tsi ti clliaô que pouâvè.

* * *

N° 96. — Ma bouna mére qu'amâvo tant. L'est morta demicro à quatr'haôrès daô matin et ne l'in interrâye devindro à duès z'haôrès. Rèpouzè prî dè la porta daû sinmetiro, à man gautse in intrin. Yé plyantâ su sa tomba on agacia dzauno.

L'est morta in bouna chrétienne quemin l'a vécu. Lè derrairès parolès que l'a de l'est : « Seigneur Jésus ! Mon Dyu ! » L'è oyu dè mè prouprès z'orolyès.

. . . . . .

Prayo lo bon Dyu dè mè perdenâ ti mè pètsî et dè mè fére la grâce, quand lo trovèvet à propou, d'allâ la rèdjindrè din son Paradis.

* * *

N° 112. — Mon meillaô ami, et yon dai derrai, pè chaôtrè, à coui vegnai mî à man dè dèvezâ in patuè qu'aôtramin. Se vè m'innouyî...? Ora n'é plye nyon vers coui allâ.

N'é qu'à attindrè lo momeint, mè assebin, vaô praô veni.

A la garda !

OCTAVE CHAMBAZ.

Tant pis ! — Dans un établissement balnéaire. Un vieux monsieur s'adressant au maître d'hôtel :

— Dites-moi, le N° 4, qui était si mal hier, est-il mort ?

— Non, Monsieur, il va même beaucoup mieux.

Le vieux monsieur, avec un soupir :

— Tant pis !

— Comment, tant pis ?

— Dame, nous sommes un peu serrés à table !...

« VALAISANNERIES » DU « CONTEUR »

IX

La Cène dernière ! !

Je me rappelle avoir lu dans les œuvres de Jérémias Gotthelf, le célèbre et si populaire romancier bernois, l'histoire d'un vieil avare, qui, se sentant gravement malade, appela un médecin. L'Esculape lui fit comprendre que son mal était incurable et que sa fin était proche. A cette révélation Harpagon éprouve un seul regret : il ne peut se résoudre à laisser à une bande d'héritiers avides et exécrés, son cher trésor consistant en une épaisse liasse de billets. Une idée... lumineuse lui vient. Brûler ces précieux bouts de papier, c'est l'affaire d'un instant. La belle flambée ! A sa vue, l'incendiaire de son propre trésor savourait d'avance la cruelle déception de ses héritiers que sa mort souhaitée n'enrichirait pas d'un liard. Cette douce pensée et la contemplation de la flamme claire et joyeuse, destructrice de sa fortune, firent sur le malade une impression telle qu'il guérit malgré l'avis contraire du médecin. Mais l'avare ne put survivre à sa fortune et il se pendit au plafond de sa masure. Ses proches ne trouvèrent qu'un cadavre et une poignée de cendres.

Ce qu'on vient de me raconter est moins tragique. Vous vous souvenez sans doute que vers la fin du siècle passé, le fameux astronome Falb de Vienne en Autriche, prédisait à jour précis la fin du monde inévitable. L'immense et ultime cataclysme serait le résultat d'une collision fatale de notre vieux globe terrestre avec la constellation des Léonides. Bien des gens de toutes conditions, des personnes apparemment cultivées aussi bien que des ignorants prirent ces prédictions au sérieux, voire au tragique.

Rien d'étonnant dans ce cas, que parmi les naïfs et les crédules se trouvassent de nos concitoyens à la jugeotte parfois simpliste.

Dans le nombre se signalèrent les Addoux, trois avares vieux garçons de Crête à Polet. Comme on dit, ils n'attachaient pas leurs chiens avec des saucisses. Il est vrai qu'ils ne gardaient jamais de chiens, *bétail* de luxe. On aurait dit — l'apparence du moins y était — que le plus grand souci de ces célibataires endurcis était d'enrichir des héritiers dont l'unique souhait était de leur voir fermer l'œil le plus tôt possible.

Mais puisque ce devait être bientôt la fin du monde pour tout de bon, nos Addoux crurent bien pouvoir s'accorder juste avant de faire la grande traversée, quelque chose d'extra tranchant sur leur frugal ordinaire quotidien. Justement à l'étable, un cabri était né et on l'avait engraissé à point pour le boucher. Mais avait-il besoin de leur cabri, ce boucher, puisque la vie de l'humanité n'était plus maintenant qu'une question d'heures et que la fin de tous et de chacun allait sonner bientôt ?

Luxe inouï ! Gourmandise extraordinaire ! On mangerait le cabri en famille avant la suprême séparation. Le cène dernière quoi !

Ainsi fut fait comme on avait décidé. Le repas fut succulent, mais le cabri était mangé et digéré de longtemps que la sinistre génératrice du deuil universel n'arrivait point. La prédiction Falb avait manqué le train. On vit renaître la joie de vivre sur maints visages ravagés par l'inquiétude.

Mais ce trépas manqué de la planète fut tout au moins regretté par les frères Addoux, qui, s'ils n'en moururent pas, vieillirent de regret d'au moins dix ans et ne purent jamais se consoler, leur vie durant, d'avoir immolé le veau... pardon le *cabri gras* sur l'autel de la gourmandise.

Et penser qu'il a fallu vivre depuis, gémissaient-ils parfois !

MAURICE GABBUD.

Le nouveau président de l'Association de la presse suisse, M. P. Rochat, ouvre le dernier numéro de la *Patrie suisse*, consacré à des vues d'actualités des cantons de Vaud, Genève, Neuchâtel et de la Suisse allemande, notamment à de fort beaux paysages de printemps.

ECHOS DU PASSÉ

On sait combien aimables étaient les mœurs lausannoises, dans la seconde moitié du XVIIIme siècle. La capitale du Pays de Vaud était un lieu de plaisir et le rendez-vous des beaux esprits. On s'y amusait fort, mais en tout bien tout honneur.

L'anecdote suivante — nous ne nous flattons pas de la révéler à nos lecteurs — date de ce temps-là. Elle fut contée par Charles Eynard, dans sa biographie de notre illustre compatriote le docteur Tissot, auteur de l'*Avis au peuple sur sa santé*, un ouvrage qui eut à l'époque une vogue immense.

« Un Allemand, fort instruit, naturellement enthousiaste et passionné, dit Eynard, se présente à Lausanne, désirant connaître l'immortel auteur de l'*Avis au peuple*. On l'introduit chez Mme de Charrière. Au moment où il entra dans le salon, on venait de faire quelques jeux et l'on payait des gages. Un des assistants jouait du violon, tandis qu'un homme d'un embonpoint remarquable semblait chercher dans le salon quelqu'un qu'il ne trouvait point.

» Enfin, le violon rendit des sons plus forts et le gros homme — ce n'était rien moins que Gibbon, l'illustre historien anglais — vint prendre la main de M. Tissot, dont la grande figure, digne et froide, formait le plus parfait contraste avec la sienne. Mais ce n'était pas assez ; le violon jouait toujours et tous deux durent faire quelques figures de menuet, à la grande joie de toute l'assemblée.

» C'était l'acquittement du gage que devait Gibbon, dont l'humeur gaie se prêtait volontiers à cette espèce de plaisanterie, fort simple dans une réunion d'amis.

» C'est ce que ne comprit point notre Allemand, dont l'attendrissement, à la vue de ce spectacle, était visible. Mais l'année suivante, quel ne fut pas l'étonnement, à Lausanne, d'apprendre qu'il avait pris tout au sérieux et que, dans le récit imprimé de ses voyages, il en citait comme un des événements les plus remarquables d'avoir vu le célèbre historien et l'illustre philanthrope, le bienfaiteur de l'humanité, entrelacer des danses et des pas harmonieux, et rappeler ainsi les beaux jours de l'Arcadie, dont ils avaient toute la simplicité et l'antique vertu. »

* * *

Nous rappelions brièvement, il y a trois semaines, à l'occasion de l'anniversaire de l'exécution du major Davel, le noble projet dont il fut la victime. L'indolence de ses contemporains, peu soucieux, semble-t-il, de leur liberté, et la naïveté du plan de Davel furent les causes principales de l'échec de cette entreprise.

Il est curieux de mettre en parallèle la naïveté scrupuleuse de notre infortuné compatriote et la façon dont on entend aujourd'hui la guerre, en certains milieux.

Alors qu'il était à la torture et qu'on cherchait en vain à lui arracher les noms de complices, qu'on lui supposait, Davel répondit :

« Un homme comme moi, dit-il, qui entend le service doit savoir que l'on prend d'autres mesures pour soulever un pays. J'ai défendu à mes gens de prendre aucune munition et j'ai même répandu à terre de la poudre que quelques-uns avaient apportée. Je me suis entièrement confié à Messieurs de Lausanne et leur ai laissé le soin de loger mes troupes. Si j'eusse suivi mon plan à moi, j'eusse amené du monde autant que possible ; j'eusse amené des munitions ; j'eusse pris possession des portes, du château, du trésor ; j'eusse suivi les lois de la guerre ; mais je n'ai rien osé changer au plan que Dieu m'avait inspiré. »

Grand-Théâtre. — Programme de la semaine :
Samedi 15, 1° *Asile de nuit*, comédie en un acte, de Max Maurey ; 2° *La Fille du Régiment*, opéra comique en 2 actes, avec le concours de Mlle Lili Dupré. Musique de Donizetti.
Dimanche 16, *Manon*.
Mardi 18, *Papa*, comédie en 3 actes de R. de Flers et A. de Caillavet.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Julien MONNET, éditeur responsable.